POINT DUME

DU MÊME AUTEUR

Les anges n'ont rien dans les poches
Robert Laffont, 1996
repris sous le titre
Rien dans les poches
13e Note Éditions, 2011

En crachant du haut des buildings
Bourgois, 1999
et 13e Note Éditions, 2013

La Tête hors de l'eau
Bourgois, 2001
et 13e Note Éditions, 2012

Régime sec
13e Note Éditions, 2009
et « Points » no P3196

Bons Baisers de la grosse barmaid
13e Note Éditions, 2009
et « Points » no P3197

Limousines blanches et Blondes platine
13e Note Éditions, 2010

De l'alcool dur et du génie.
Poèmes choisis 1983-2002
13e Note Éditions, 2012

Dommages collatéraux.
L'héritage de John Fante
13e Note Éditions, 2012

Don Giovanni
suivi de Les Initiés
13e Note Éditions, 2014

Dan Fante

POINT DUME

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR SAMUEL TODD

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original : *Point Doom*
Éditeur original : Bourbon Street Books / HarperCollins
© Dan Fante, 2013
ISBN original : 978-0-06-222901-4

Published by arrangement with Harper Perennial,
an imprint of HarperCollins Publishers. All rights reserved

ISBN 978-2-02-115923-3

© Éditions du Seuil, octobre 2014, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je dois l'idée de ce livre à ma mère, Joyce Fante, dont la passion et la délectation pour le diabolique sont restées insatiables durant quatre-vingt-onze ans.

Prologue

En 1941, l'hiver fut rude en Autriche. Au mois de décembre, la température ne s'éleva jamais au-dessus de moins dix degrés. Tous les matins à cinq heures et quart on réveillait les détenus des trente-deux baraquements. Ils travaillaient jusqu'à dix-neuf heures. Le garçon avait dix ans. Aribert Heim en personne l'avait choisi parmi ses compagnons de labeur rassemblés dans la cour, en raison de sa taille, de son apparente vigueur et de sa blondeur. Le docteur Heim portait toujours une blouse blanche bien amidonnée, symbole de son rang et de son vaste savoir. Le garçon, bon élève avant qu'il ne soit raflé chez lui avec ses parents deux mois plus tôt, trouvait que le docteur avait un visage tranquille mais des yeux menaçants, qui lui rappelaient ceux de certains personnages des romans de Charles Dickens lus autrefois. Un des adjoints du docteur Heim s'appelait Oskar, un grand soldat nazi aux épais cheveux blond-roux et aux lunettes cerclées de fer. Le docteur Heim avait désigné Oskar pour qu'il initie le garçon et s'occupe personnellement de lui. C'était un instructeur exigeant et strict. Tous les matins à sept heures, les séances débutaient dès les premiers sujets livrés, elles se poursuivaient jusqu'au déjeuner, puis reprenaient à quatorze heures et se terminaient lorsque retentissait la sirène du dîner – ou plus tôt si le sujet sur lequel ils travaillaient succombait avant. Les instructions d'Oskar étaient simples : le garçon ne devait

jamais s'écarter de ce qu'on lui enseignait ni discuter un ordre. S'il se trompait ou hésitait, la punition était immédiate et douloureuse. Bien des années plus tard, quoique, adulte, il ait essayé d'effacer ces souvenirs à l'aide de médicaments et d'hypnothérapie, cela continua de lui revenir, encore et toujours. À la fin d'une séance chez son thérapeute de Beverly Hills, le garçon en fureur, désormais quadragénaire, avait mis un terme à son traitement en fracassant la tête de l'homme avec un presse-papiers, un globe de verre attrapé sur le bureau. Dès l'âge de dix ans, le garçon n'avait plus dormi normalement. Dans la salle où il œuvrait, au camp de concentration de Mauthausen, il y avait une longue table en chêne avec des sangles et des courroies fixées sur les côtés et aux extrémités. À leur arrivée le matin, les sujets étaient débarrassés de leur uniforme crasseux de prisonnier, puis attachés sur la table, nus, par Oskar. La toute première instruction d'Oskar, qui, au début, ne s'adressait au garçon que pour lui donner des ordres, avait été de mettre un chiffon dans la bouche du sujet. Puis, au fil du temps – pendant les deux années qu'il allait passer à travailler avec Oskar –, le garçon se chargerait lui-même d'attacher et de sangler les sujets et même, par la suite, d'accomplir les autres tâches.

Le garçon était nourri comme le personnel du camp. Il était autorisé à dîner au mess avec le docteur Heim et Oskar, les autres membres de l'équipe médicale et les gradés. Petit à petit, le garçon prit du poids et des forces. Il n'avait jamais la permission de parler à un soldat allemand autre qu'Oskar ou le docteur Heim, mais sa chevelure blonde en avait fait la mascotte de l'équipe et, au cours des repas, il était souvent l'objet de railleries. On l'avait affectueusement surnommé le Caporal Petit Juif. Le premier des devoirs d'Oskar vis-à-vis du docteur Heim, dont la présence était rare, consistait à tester – en infligeant des blessures variées – l'endurance des sujets à la douleur. Ces séances permettaient au haut commandement nazi de se faire une

idée sur la capacité de résistance de ses soldats blessés sur le champ de bataille. Les séances duraient souvent deux heures, parfois plus, s'interrompant seulement quand le sujet perdait conscience et ne pouvait être réanimé, ou lorsqu'il était mort. Au premier jour de service du Caporal Petit Juif, Oskar appela le garçon à ses côtés. « On va commencer ! aboya-t-il. Observe-moi bien et prends-en de la graine. » Il s'attaqua alors à la main gauche du sujet. « Regarde ! ordonna-t-il. Apprends comment on fait. » Il brisa un par un les doigts du sujet, retournant les articulations à l'aide d'un gros outil en bois qui ressemblait à une tenaille, jusqu'à ce qu'un claquement sec se fasse entendre. Après cela, Oskar cassait le poignet, puis le coude, et finissait ce côté du corps par l'épaule. Observer et consigner les réactions du sujet était essentiel au protocole. Lorsque les deux bras avaient subi le même sort, il incombait au garçon d'enlever liens et bâillon. Oskar informait alors le sujet qu'il ou elle aurait un peu de whisky coupé d'eau si il ou elle répondait aux questions sur la douleur éprouvée. Invariablement – s'il était encore conscient –, le sujet acceptait. Oskar demandait : « Est-ce que vous pouvez bouger le bras ? » Si le sujet en était capable, il ou elle avait droit à une ou deux cuillères à café du mélange eau et whisky. S'il était inconscient et ne pouvait être ranimé, Oskar disposait un épais sac de toile brun – stocké sous la table – sur la tête du sujet. Le sac avait une fonction : éviter que du sang et de la matière cérébrale ne souillent la table et la pièce. Oskar plaçait le canon de son pistolet sous le menton du sujet et tirait deux coups en direction du crâne. Son arme était un automatique allemand de petit calibre, et il était rare que la balle transperce la boîte crânienne et le sac de toile pour terminer sa course dans le mur d'en face. La détonation était bruyante et, dans les premiers temps, effrayait le garçon ; Oskar l'avait donc autorisé à se boucher les oreilles. Lorsqu'il avait terminé de briser tous les appendices, Oskar

s'assurait qu'ils étaient bien retournés à cent quatre-vingts degrés, exactement à l'opposé de leur position naturelle.

Il apparut que le Caporal Petit Juif apprenait vite, et le docteur Heim en personne pensa qu'il était utile qu'il sache lire et écrire. Rédiger un compte rendu pendant et après chaque procédure sur le bloc-notes devint l'un des devoirs du Caporal Petit Juif. Puis le garçon fut assez grand et fort pour se charger lui-même de la mise en pièces. Oskar fournit à son employé pour qu'il se fasse la main des sujets spécialement sélectionnés – des femmes et quelques enfants à la constitution moins robuste. Souvent, lorsqu'un sujet féminin avait une forte poitrine, Oskar intimait au Caporal Petit Juif de lui peloter les seins avant de commencer le boulot. « Masse-lui les tétons », ordonnait-il. Une fois que c'était fait, Oskar ajoutait souvent : « Maintenant, fous tes doigts dans sa chatte. Bien profond ! » Au début, le garçon avait hésité ; Oskar l'avait alors gratifié d'un revers de la main appuyé, annihilant rapidement toute réticence à coopérer. Au fil du temps, Oskar et le Caporal Petit Juif avaient conduit ensemble plus de deux cents séances. Puis le Caporal Petit Juif s'était personnellement chargé du dernier tiers des sujets, Oskar se contentant d'observer, installé sur la seule chaise de la pièce et sirotant du whisky.

La surpopulation au camp de Mauthausen était un problème récurrent. Le soir, une fois leur travail achevé, Oskar et le garçon se postaient devant la petite baraque en bois, d'où ils observaient le spectacle de dizaines de prisonniers qu'on escortait jusqu'à une ligne tracée à la craie blanche à une vingtaine de pas d'une clôture de fil de fer barbelé électrifiée. Quiconque la touchait n'y survivait pas. Trois par trois, on donnait le choix aux prisonniers : être abattus sur-le-champ ou parcourir la vingtaine de pas séparant la ligne à la craie des barbelés. Nombre d'entre eux étaient trop faibles pour prendre une décision ou simplement entêtés. Ils étaient alors exécutés sur place pour avoir désobéi

aux ordres des trois membres du peloton d'exécution qui veillaient sur eux. Les autres, en général deux tiers du groupe, étaient conduits, côte à côte et trois par trois, jusqu'à la clôture. L'odeur des cheveux et de la chair brûlés allait hanter le Caporal Petit Juif jusqu'à la fin de ses jours. Lors des électrocutions, Oskar n'autorisait pas le garçon à détourner les yeux, mais il allumait souvent deux cigarettes et lui en tendait une. Le garçon découvrit qu'inhaler la fumée atténuait la puanteur.

Deux ou trois fois par semaine, avant que le premier sujet de la journée ne soit livré dans la salle des protocoles, Oskar baissait le pantalon de son uniforme et, à son commandement, le garçon lui suçait la bite.

Un

Parfois, je me dis que si tout le monde était mort autour de moi je serais capable d'entendre mon propre esprit hurler.

La réunion allait débuter d'ici dix minutes. J'étais assis dans un coin, à angle droit de l'estrade du modérateur, assez loin cependant pour passer inaperçu. La réunion quotidienne du milieu de journée des AA de Point Dume (prononcez « doum »), à Malibu, se tient dans la salle de classe d'une école primaire reconvertie et rebaptisée Salle 5 du foyer municipal. On y compte une cinquantaine de chaises. Les réunions de midi rassemblent presque toujours plusieurs douzaines de participants. La plupart habitent le coin – riches et sans emploi, ou riches et quittant leur bureau en titubant. Certains sont accros. Il y a aussi bon nombre d'alcoolos passés par la case tribunal et qui, comme moi, ont été condamnés pour conduite en état d'ivresse, avec obligation d'assister aux réunions. Les maisons de repos huppées de Malibu, quant à elles, livrent par bus environ une douzaine de leurs patients à 70 000 dollars par mois.

J'avais déjà vu à plusieurs reprises le modérateur de la réunion, un certain Albert, pubard de son état, ancien adepte du duo alcool-came, ayant lui-même suivi quelques cures, mais qui avait désormais cinq ans d'abstinence à son actif et se considérait visiblement comme une sorte de gourou auréolé des AA. Albert est conseiller au Centre de traitement

de Dume, à quelques kilomètres de Ramirez Canyon. Il porte cravate et veste lorsqu'il officie comme modérateur.

Albert est un trou de balle prétentieux. Son visage estampillé cinquante ans trahit une récente plastie des bajoues, il sourit en permanence de toutes ses facettes dentaires, semble toujours porter une attention particulière aux nouvelles venues ayant la moitié de son âge et ne manque pas une occasion de se présenter à elles pour se fendre de quelque bon mot éculé, dégoulinant de morve, sur le rétablissement, tandis qu'il reluque leurs tétons et note leur numéro de téléphone pour ensuite s'acquitter de ce que les AA qualifient d'« appel de parrainage ». Pour on ne sait quelle raison, Albert est moins accueillant avec les clients de passage, les autochtones merde-au-cul, et les mecs comme moi : des types qui essaient juste de finir la journée sans boire ou se faire sauter la cervelle.

Une jolie fille, la vingtaine, pendentifs aux oreilles, vêtue d'un jean coupé au-dessus du genou et d'un mini haut blanc dévoilant son nombril, remontait l'allée vers ma rangée près du coin, tenant un gobelet en polystyrène rempli du café gracieusement offert. Elle allait s'asseoir sur une chaise devant moi quand elle s'est interrompue et m'a tendu une main manucurée.

« Salut, je m'appelle Meggie. Je t'ai déjà vu ici plusieurs fois. T'es souvent là, hein ? Genre presque tous les jours. Il y a quelques semaines, à la réunion du samedi soir, tu as reçu un gâteau pour l'anniversaire de ta première année.

– JD, ai-je répondu en serrant cette main aux ongles rouges. Ouais, je suis là souvent.

– Félicitations, JD. Je veux dire, c'est plutôt incroyable. Ça me fait penser que si t'as réussi, alors je peux y arriver aussi.

– À chaque jour suffit sa peine, pas vrai ? »

La rengaine dégueu du convalescent.

« Ça va faire quarante-cinq jours demain, JD.

– Ah, je m'en réjouis pour toi, ai-je illico rétorqué, comme si j'en avais quelque chose à foutre de savoir si Meggie buvait de nouveau, fumait plus de crack ou était en cloque de Johnny Depp ou pas.

– Claude, mon petit copain, lui, ça fait dix jours. Il est français. Compositeur de musiques de films. Ces jours-ci, il est un peu sur les nerfs, genre il refuse d'avoir un parrain. Dis, JD, tu me rendrais pas un service ? Claude ne m'écoute pas, mais toi il t'écouterait peut-être. Tu ne veux pas lui parler ?

– Bien sûr. Après la réunion. Quand tu veux. »

Là-dessus, Meggie m'a gratifié d'un grand sourire à 20 pesos.

« Merci, JD. T'es vraiment mignon. »

C'est alors que dans l'allée est apparu le mec de Meggie, Claude, un petit Frenchie chevelu, portant veste de sport, jean et T-shirt de marques. Malibu détendu. Dans une main, il tenait son gobelet de café, et dans l'autre deux gros doughnuts au chocolat gratos.

Claude a posé son auguste cul de Froggy quadra sur la chaise voisine de celle de Meggie.

À côté de Claude, trois filles d'une vingtaine d'années, portant casquette de base-ball et T-shirt siglé, gloussaient et se comportaient comme des crétines, pointant du doigt les célébrités en chuchotant. Apparemment, si l'on en croyait les cancans du jour, deux jeunes Latinos avaient disparu sans laisser de traces. Pour une raison qui m'échappait, les filles trouvaient ça très amusant.

Après plus d'un an passé sans bibine, je suis toujours dégoûté par la plupart des gens, surtout les acteurs has been et les ex-rock stars qui vivent dans leurs châteaux à 5 millions de dollars sur la falaise dominant Point Dume.

J'ai quarante-quatre ans, je suis ce que les AA appellent un « réchappé » parce que j'ai replongé deux fois au cours

des dernières années. Lorsque je rencontre des gens à une réunion des AA, j'essaie d'avoir l'air concerné, mais je ne le suis pas. Tout est là – avoir l'air. Je ne suis pas de Malibu et je n'aime pas les AA de Malibu. Feu mon père, James (Jimmy) Fiorella, a travaillé sur des films pendant quarante ans à Los Angeles comme scénariste. Exilé de Little Italy, à New York City, il avait atterri à Los Angeles et voulait devenir éditorialiste dans la presse écrite. Quelques années plus tard, par erreur ou accident, il s'est mis à bosser sur des scénarios. Le surnom de papa quand il était gamin dans les rues du sud de Manhattan, c'était Jimmy Flowers. À Hollywood, il est devenu script docteur, réécrivant des scripts qui l'avaient déjà été, donc les massacrant un peu plus. Jimmy Flowers n'a pratiquement jamais vu son nom crédité à aucun générique, et il ne l'a d'ailleurs jamais souhaité. Il détestait ça. Il y a trente-cinq ans, il nous a fait déménager ici à Point Dume, alors un plateau désolé, battu par les vents, au-dessus de l'océan Pacifique. À l'époque, Malibu ne se prononçait pas « Malibouuuu » et ne suintait pas encore le strass, les voitures de sport à 200 000 dollars et les patronymes clinquants. Quand, gamin, j'étais perché sur notre toit, on ne voyait pas une seule maison à des kilomètres à la ronde. Papa voulait vivre aussi loin que possible de l'industrie cinématographique, et il avait choisi Point Dume parce que personne n'y habitait. Jimmy Fiorella n'avait que mépris pour le business du cinéma, mais il encaissait toutes les deux semaines de généreux émoluments.

Hélas, au fil du temps, des gens comme Barbra Streisand, Mel Gibson, Goldie Hawn et Bob Dylan, et Cher, et Nick Nolte, et Anthony Hopkins, et Louis Gosset, et Robert Downey Jr., et Julia Roberts et une centaine d'autres greffons clinquants de Hollywood ont commencé à faire construire leurs palazzos dans le coin. Jimmy ne s'était jamais vu en lanceur de mode. Les années précédant sa mort, alors qu'il assistait à la transformation de Malibu en Malibouuuu et

de Point Dume en Point Strass, son rêve était de solder ses comptes et de tout vendre pour évacuer sa famille dans les montagnes des Abruzzes, au centre de l'Italie. Sur son lit de mort, me tenant la main, il a bredouillé en italien : « T'es un bon garçon, JD. Je t'aime. Un jour, tu comprendras. »

Il ne s'était rien passé de notable dans ma vie depuis que j'étais revenu ici – chez ma mère –, trois mois plus tôt, huit ans après le décès de mon vieux. J'avais débarqué avec tout ce que je possédais dans trois sacs-poubelle verts, toujours rongé de l'intérieur et chaque jour un peu moins vivant.

Ma dernière – et avec un peu de chance ultime – cagade avait commencé dix-huit mois auparavant. Luttant contre une migraine permanente, je m'étais collé trois semaines de cuite, battu une ou deux fois, et j'avais prétendument essayé – un « prétendument » surligné – de me foutre en l'air. Pendant tout ce temps, je n'avais pas mis les pieds à mon bureau de Marina Del Rey, une agence de location de voitures haut de gamme fournissant la population blindée de Los Angeles en Hummer, Ferrari, Dodge Viper et autres, à l'heure ou à la journée. Une excellente affaire – avant que je ne la flingue.

Mon alcoolisme forcené et les migraines remontent à plusieurs années avant ça, et ont fait suite à un pépin survenu dans un appartement de l'East Bronx, du temps où j'étais détective privé. Ce jour-là, j'ai tué des gens. C'est là que les migraines ont commencé. La picole s'est révélée être le seul antidote. Maintenant que je ne bois plus, il ne me reste que les migraines. Elles sont moins sévères mais elles n'ont pas disparu.

Je ne me rappelle pas grand-chose de la cuite qui m'a valu de perdre ma boîte de location de voitures, mais le résultat c'est qu'en raison d'une clause dans le contrat j'ai dû céder mes parts à mes deux associés minoritaires – plus salaud que ça tu meurs. Après mon arrestation, ces types

ont appelé notre avocat commun et ont décidé de concert qu'il était temps de me rincer, financièrement.

Comme ils me tenaient par les couilles, je me suis écrasé et j'ai fait le mort. Au final, j'ai vendu mes cinquante et un pour cent de L.A. Dream Machine – la société que j'avais créée – pour des cacahouètes : 30 000 dollars, pour une boîte qui aurait dû m'en rapporter au moins 300 000.

Je n'avais pas eu 30 000 dollars en poche depuis un bout de temps, alors j'ai décidé de prendre la route, direction New York City, où j'avais vécu avant de venir à L.A.

Une fois à Manhattan, j'ai réalisé quelques investissements aussi stratégiques que spontanés – principalement en putes, cocaïne, virées en limo et, enfin, une suite à l'hôtel Pierre –, puis je me suis pointé dans les Hamptons rendre visite à mon ex et lui régler cinq pensions alimentaires en retard.

Environ vingt-quatre heures plus tard, quand on s'est reparlé, j'ai découvert que Kassandra avait des soucis avec son dernier petit copain, installé à domicile. En creusant un peu plus, j'ai appris que Cédric, après quelques verres le soir, aimait bien la cogner à l'occasion. C'est donc tout naturellement qu'un matin, avant le petit déjeuner, après une nuit passée dans les clubs du centre-ville, je me suis tracté en limo dans les Hamptons pour m'occuper de ce connard de Cédric en tête à tête.

Cette visite pré-porridge, l'agression et l'accusation d'intrusion ont eu pour résultat une mesure permanente d'éloignement du domicile conjugal. Les charges contre moi ont fini par être abandonnées, grâce à Kassandra, mais j'ai dû faire un détour de trois mois par l'asile de Creedmoor pour reprendre mes esprits.

Jack Kerouac a écrit un jour : « Les seuls gens vrais pour moi sont les fous… ceux qui ne bâillent jamais et qui ne disent jamais de banalités, mais qui brûlent, brûlent, comme

des feux d'artifice extraordinaires qui explosent comme des araignées dans les étoiles. »

Foutaises, mais merci quand même, Jack. Au cours des dernières années passées à New York, j'ai essayé d'être l'une de ces personnes dont Jack parlait. À mes heures perdues, j'ai écrit un recueil de poésie et, avant qu'il ne meure, j'ai même travaillé avec mon père, Jimmy Fiorella, et coécrit quelques scénarios, mais au final j'ai découvert la vérité à propos de Kerouac, ses foutaises, et ces gens : la plupart d'entre eux atterrissent chez les dingos, ou finissent la bouche pleine de dents cassées avec un bocal de Xanax. Ou pire : ils font une OD et ils crèvent.

En thérapie, mon psy m'a dit que je souffrais d'une forme d'ESPT avec migraines depuis que j'avais tué ces gens quand j'étais détective privé. Selon lui, cet événement coïncidait avec le moment où j'avais perdu les pédales.

Je vivais désormais avec ma mère, j'étais assidu aux AA et je faisais tous les efforts du monde pour ne pas cogner les gens. Les migraines ESPT étaient toujours présentes. Les rêves aussi. Presque toujours le même, à deux ou trois variantes près. N° 1 : Je vois les blessures mais les corps n'ont pas de visage. N° 2 : J'achète des cigarettes ou je fais mon marché quelque part, et je sors de ma poche une main ensanglantée à la place de mon portefeuille ; dans la main, il y a mon flingue. N° 3 : Je tiens mon flingue et je suis recouvert de sang ; il y a là deux filles mortes mais souriantes et en pleine discussion.

Maman, qui a maintenant quatre-vingt-un ans, et Coco, son auxiliaire de vie bénévole, ainsi que leur demi-douzaine de chats, occupent deux des six chambres de la maison de Cliffside Drive à Malibu. Coco est une grande et forte femme. Septuagénaire. C'était la voisine de maman avant que son mari ne décède d'un cancer du côlon. Les deux ans de chimio et autres dépenses de santé ont coûté au

couple jusqu'à leur dernier *cent* – leur maison à Point Dume, leur restaurant, tout. À la mort de son mari, Coco s'est retrouvée à sec – presque SDF. Maman lui a proposé d'être son auxiliaire de vie bénévole, et lorsque la maison de Coco a été saisie elle est devenue la camarade à plein temps et à domicile de maman.

Jimmy Fiorella ayant laissé une police d'assurance de 1 million de dollars, maman est à l'aise financièrement. Obnubilée par l'astrologie depuis des années, elle ne manque jamais une occasion de m'informer des nouvelles conjonctures planétaires merdiques qui polluent mon existence.

Ma chambre, c'est la petite, à l'autre bout de la maison.

Mon parrain chez les AA, Southbay Bill, affirmait que j'étais ce que les AA appellent un « JAMAIS », comme dans « jamais ne se livrera complètement à ce programme élémentaire ». Lors de mon ultime évaluation, ma thérapeute gratos de Santa Monica – séances bimensuelles prises en charge par le gouvernement – avait mis un point final à nos séances, prétendument à cause de mes sorties haineuses et de mon langage ordurier, tout en me conseillant fortement de reprendre un traitement. Mais je refuse de gober ces merdes contre les migraines ou toute autre connerie, parce que ça n'aide en rien et qu'en prime ça me ramollit la cervelle. Et puis Southbay Bill m'avait informé qu'il ne me parrainerait pas à moins que je ne sois cent pour cent clean, médocs inclus.

Deux semaines plus tôt, j'avais récupéré mon permis de conduire après une longue suspension consécutive à ma dernière arrestation pour conduite en état d'ivresse en Californie. Un permis blanc : j'avais le droit de prendre le volant pour aller à mes réunions AA et au boulot – sauf que, évidemment, de boulot, je n'en avais pas. Ma vieille me filait 50 dollars par semaine pour faire le plein de son tas de boue rouge assoiffé d'huile, estampillé Honda, qui

tirait sur trois cylindres et laissait un nuage de fumée noire partout où il passait.

Quand j'avais repris le volant, maman et Coco s'étaient inquiétées, imaginant que je pourrais de nouveau me saouler et casser la voiture. Sur les conseils de son avocat, maman avait fait mettre la carte grise de sa vieille Honda péteuse à mon nom.

La pièce s'était remplie et, dans la rangée devant moi, Claude et Meggie se tenaient par la main. Les trois gonzesses à casquette continuaient de glousser. Claude avait terminé de bâfrer son doughnut et se grattait le bouc en scannant la salle à la recherche des stars de cinéma qu'il pourrait reconnaître. Quand Meggie s'était assise, je n'avais pas pu m'empêcher de remarquer qu'elle portait un string rose qui remontait cinq centimètres au-dessus de son jean. De la dentelle. D'une qualité exceptionnelle.

Quelques minutes plus tard, Albert Face liftée était sur l'estrade pour débuter la réunion.

« Bonjour, a-t-il dit. Je m'appelle Albert et je suis alcoolique.

– Bonjour, Albert », a répondu en chœur la salle.

L'ancienne salle de classe était maintenant pleine. Il ne restait qu'une chaise vacante à côté de moi, et voilà qu'une grande femme dans les cinquante ans, talons hauts et tenue de gym dessinée par un créateur, a remonté l'allée et s'est arrêtée au niveau de ma rangée. Une salope au look effrayant. Tout en muscles yogi et maquillage irréprochable. Mais la peau fripée de ses mains et leurs fleurs de cimetière trahissaient sans fard une réalité à soixante-cinq. Peut-être plus. Son visage tiré ne pouvait dissimuler ce qu'elle était réellement.

J'ai été obligé de me lever pour laisser se faufiler l'ersatz de Glenn Close. Tandis que je m'exécutais, la crosse de mon Charter Arms .44 à canon court – vestige de mes années

new-yorkaises – s'est coincée dans le dossier de ma chaise en fer. Cette saloperie a dégringolé et rebondi sur l'assise avant de finir par terre.

J'ai ramassé le revolver, l'ai remis entre mon jean et mon dos, puis je me suis rassis.

Relevant les yeux, j'en ai vu une douzaine braqués sur moi. Si le trio de filles à casquette me regardaient bouche bée, l'expression de Claude trahissait, elle, une certaine inquiétude. Il a attrapé Meggie (en string rose) par le bras et, les yeux toujours rivés sur moi, a sifflé de son accent haut perché :

« Faut qu'on déménage vers une autre place. »

Meggie a ramassé son sac cabas et s'est tournée vers moi.

« C'est assez flippant, JD. Putain ! Un flingue à une réunion AA !

– Ouais, bah… c'est des choses qui arrivent. Bonne journée à vous. »

Ils se sont éloignés vers le fond de la salle et sont restés plantés debout près de la table à café jusqu'à la fin de la réunion.

Sans doute mon humeur délétère et mon peu de considération pour mon prochain ces derniers jours étaient-ils à mettre au crédit de ma longue abstinence. Dormir la nuit m'était devenu impossible à cause du va-et-vient des migraines et de mes rêves peuplés de sang et de massacres. Je m'occupais donc en surfant sur des sites porno ou en lisant tous les bouquins qui me tombaient sous la main. Avant de piquer du nez, quand j'y arrivais. Mais en règle générale je restais éveillé jusqu'à l'aube.

Dès douze ans, j'avais pratiqué divers types d'arts martiaux. Plus tard, j'ai fait de la muscu et j'ai arpenté des heures durant les plages du coin. Je buvais des cafés dans tous les troquets de Malibu à vingt-cinq kilomètres à la ronde et parlais rétablissement jusqu'à sentir les pré-

mices d'un cancer rectal. Malgré moi, j'étais au courant de toutes les malheureuses histoires dégoulinantes de morve de toutes les célébrités débiloïdes à tabloïds débitées à chaque réunion AA.

Question sobriété, je ne suis définitivement pas un « gagnant ». Je ne me fais plus d'illusions. Je le sais, la bibine est le grand dénominateur commun. Je ressemble à tous les participants des réunions de Malibu – nous sommes dans le même bain. Aspergés d'eau de Cologne ou lissés au Botox, ils serrent les fesses pour vivre, exactement comme moi. Ils assistent à ces réunions lunettes de soleil sur le nez, le visage hâlé au soleil de Malibu, en se lamentant sur leur série télé annulée ou le dernier divorce qui les a tondus. Leurs gosses les détestent et sont en taule ou ont eux-mêmes fini en cure de désintox. Ces gens ont tout ce dont rêve l'Américain moyen. Si l'argent et la gloire pouvaient les aider, ils seraient tous guéris. Mais non. Loin de là. C'est bien de l'oxygène qu'ils respirent, et ils chient une fois par jour comme tout le monde. On en est tous au même point. Nulle part.

Chez maman, cet après-midi-là, sans rien à faire et sans la moindre envie de chatter sur un site porno, je me suis assis devant la vieille machine à écrire de Jimmy Fiorella et j'ai commencé à taper. L'idée d'écrire sur l'antiquité de papa m'est soudainement venue, et j'ai décidé de m'y mettre comme lui l'avait fait. Avant les ordinateurs. Donc, j'ai commencé à taper.

J'ai regardé la pendule. En une heure, j'avais écrit deux poèmes.

Allumant une cigarette, je me suis basculé en arrière et j'ai relu la feuille que j'avais introduite dans le cylindre de la machine et qui était maintenant posée sur le bureau. Ce n'était pas brillant, mais j'ai décidé de ne pas jeter la page.

Deux

L'entretien d'embauche pour le boulot de vendeur de voitures, je l'avais décroché grâce à un pote des AA, Bob O'Rourke, que tout le monde appelait Woody. Woody vendait de la ferraille d'occasion chez un concessionnaire Toyota à Santa Monica et, en six mois, il s'était hissé au sommet du tableau d'honneur, se faisant 6 000 à 7 000 tickets mensuels. J'avais rencontré Woody et son pénible sourire carnassier aux réunions AA de Malibu. Points communs : tous les deux on était sobres et on se baladait au volant de vieilles Honda rouges.

Woody n'avait pas bu une goutte depuis cinq ans. Plus âgé que moi. Probablement proche de la cinquantaine. Pour les AA, un « gagnant ». Il vivait loin de Point Dume, mais deux fois par semaine il se tapait quarante kilomètres en bagnole depuis Santa Monica pour assister aux réunions et travailler ses relations avec les gens du cinéma. Auteur de trois scénarios à la sauce Mafia, c'était un aspirant scénariste béat d'admiration devant les stars, après deux décennies passées dans le business des voitures et le Massachusetts. Un pâle matin de la côte Est, il avait largué son appart, chargé sa Honda et tracé vers l'Ouest à la poursuite de ses rêves de gloire hollywoodiens.

Dès notre première rencontre, en apprenant mon nom de famille il m'avait tanné à cause de la notoriété littéraire post mortem de mon père. (Deux romans vieux de qua-

rante ans signés Jimmy Fiorella venaient d'être republiés et avaient rencontré un certain succès.)

Woody ne se lassait jamais de me saouler de questions sur les scénarios que j'avais écrits avec mon père. Selon lui, tous deux sobres et ayant de nombreux points communs rapport à nos travaux scénaristiques, on se devait d'être potes.

Au départ, j'avais tenté de tuer dans l'œuf cette association et même essayé de l'éviter. Ce type était beaucoup trop sympa à mon goût – bien trop mielleux, éloquent et sobre pour moi. Mais en terres AA, quand on assiste aux mêmes réunions, esquiver son prochain se révèle compliqué.

Finalement, ce qui nous avait rapprochés, c'est quand je m'étais rendu compte que Woody était un vrai mauvais, un authentique dur à cuire. Son sourire poli de tortue commerciale, ses bavardages hollywoodiens et sa fascination absolue pour les paillettes dissimulaient autre chose. Et ça, eh bien, ça me plaisait.

Par ailleurs, Woody était aussi, juré craché, un homme à femmes ; le genre de type qui, par sa seule présence, les attire. Fruit de ses attributs ou de son look, je ne le saurai jamais. En tout cas, le mec avait un succès fou. Il jonglait en moyenne avec deux nanas en même temps.

Nous étions devenus vraiment potes à la réunion de Point Dume deux mois plus tôt. Un type – une espèce de crétin hollywoodien éconduit, à piercings en inox de bas en haut des oreilles et aux bras tatoués – avait remonté la trace de son ex, un mannequin famélique, jusqu'à la réunion de midi.

Tanya était grande et dépourvue d'humour, une fille bien trop belle au regard vide, revenue du crack et du mannequinat pour Victoria's Secret – et qui sirotait café sur café qu'elle aspirait à travers des pailles ramassées sur les tables. La première fois que je l'avais vue, quelques semaines auparavant, elle était en pleine approche foireuse de Woody, ce que les AA appellent la Treizième Étape.

Comme je l'ai dit, Woody était un charmeur, il l'avait donc gentiment ignorée.

Ce jour-là, elle était dehors en train de jacasser avec sa copine avant le début de la réunion quand son ex, ancien membre d'un célèbre groupe de rock, s'était pointé et avait commencé à l'embrouiller sous prétexte qu'elle ne le rappelait pas, qu'elle avait foutu en l'air son existence et l'avait bien entubé. Il était là pour l'avertir de faire gaffe à qui elle manquait de respect.

Les cris avaient vite dégénéré. Woody, moi et un autre type nommé Manny, un pote de Woody qui vend aussi des bagnoles, on était assis à l'intérieur de la salle en train de boire un café quand l'ex avait attrapé Miss Famélique, qui l'avait repoussé en beuglant.

On était sortis tous les trois pour jeter un coup d'œil. Capitaine Tatoué cravatait vaguement Miss Famélique tout en lui gueulant dessus. Elle, elle tentait vainement de se défendre en lui tirant les cheveux.

Quand l'ex avait plongé une main dans la poche de sa veste, apparemment pour attraper un truc tranchant ou pourvoyeur de balles, la ligne jaune avait été franchie. Ça m'avait échappé, mais pas à Woody, qui, pour une fois, ne souriait plus et s'était interposé. Le connard s'était retourné vers lui pour grogner qu'il ferait mieux de s'occuper de ses oignons, avant de le bousculer. Première erreur. Une seconde plus tard, ce qu'il y avait dans la poche du mec s'était retrouvé dans sa main : un cutter. Deuxième erreur. Woody s'était fendu de deux ou trois jolis mouvements et, cinq secondes après, le Tatoué était à terre, à se tenir le nez.

Cet épisode avait resserré les liens entre Woody et moi. Après la réunion, tandis qu'on buvait un caoua de plus avec Manny au Dume Café, à mon grand déplaisir Woody m'avait proposé de faire cinquante-cinquante si je l'aidais à réécrire son ultime scénario à la sauce Mafia afin qu'il puisse l'envoyer à son dernier agent en date. J'avais essayé de me

réjouir. Puis de changer de sujet. Mais j'avais finalement dû lui dire que c'était une idée foireuse et qu'il n'en était absolument pas question.

Après quoi, pour passer à un truc qui n'aurait pas le don de m'énerver, j'avais demandé à Woody comment il avait hérité de ce surnom, « Woody ».

« Eh bien, il y a de ça quelques années, en Floride, j'ai joué au base-ball en semi-pro. J'étais un bon voltigeur et je pouvais normalement toucher le marbre en un rebond depuis le champ centre. J'avais un bras plutôt costaud.

– Hé, tu devais aussi être un sacré batteur pour te ramasser un surnom comme "Woody" ! avait dit Manny.

– J'ai batté à 204 lors de ma première saison. »

J'avais regardé Manny, qui lui aussi était paumé et secouait la tête.

« D'accord, mais on ne pige pas. Ils se foutaient de toi ? Ce "Woody", c'était une mise en boîte ?

– Rien à voir avec mes stats de batteur. Lors de ma première semaine dans l'équipe, après l'entraînement, je suis sorti de la douche et un mec a vu ma biroute, et le surnom m'est resté.

– Donc t'es membré comme un éléphant, avait commenté Manny. C'est ça ? »

Woody avait secoué la tête.

« Disons juste que Mère Nature a été plus généreuse avec certains qu'avec d'autres.

– Génial ! Et le fait que les gonzesses se bousculent au portillon, c'est la double peine – une malédiction, sans dec !

– Mec, avait dit Woody, c'est cinquante-cinquante. Je dirai juste que ça ne m'a jamais rendu sobre. En fait, j'ai eu mon lot d'emmerdes à cause des femmes. Et pire qu'aujourd'hui. Comme ils disent aux AA, je suis né mauvais cueilleur. »

Trois

J'avais rendez-vous pour mon entretien d'embauche avec Owen Maxwell, dit Max, le responsable des voitures d'occasion du concessionnaire Toyota Len Sherman. Max, c'est le patron de Woody, et ce dernier lui avait glissé un mot gentil sur mon compte.

Ce matin-là, après m'être de nouveau réveillé la tête en vrac, et en sueur à cause d'un énième cauchemar sanguinolent peuplé de morts, je me suis douché et j'ai enfilé mon unique pantalon, une chemise et une cravate. À cette heure de pointe, il m'a fallu presque une heure et demie pour rejoindre le garage à Santa Monica.

Arrivé en avance, je me suis garé au bout du pâté de maisons. J'ai un faux macaron bleu de handicapé, alors j'ai choisi une place payante au quart d'heure, j'ai sorti le macaron planqué derrière le pare-soleil et je l'ai suspendu au rétroviseur. Un mois plus tôt, j'avais emprunté l'authentique macaron de maman – il pendait au rétro de son Escalade – et j'en avais fait une photocopie couleur. J'avais ensuite joué des ciseaux et de la colle pour ajuster le recto et le verso. Une contrefaçon parfaite. C'est ainsi que j'ai acquis le privilège de me garer gratuitement et à toute heure près de tous les parcmètres de Santa Monica et sur les places réservées aux handicapés.

Avant de passer l'entretien, je me suis fendu de mon rituel quotidien, à savoir appeler mon parrain, Southbay Bill.

Bill exige que ses parrainés lui téléphonent tous les jours. Il assiste à pas moins de six réunions AA par semaine, et cela depuis vingt-cinq ans ou plus. Un type très bavard qui dispense nombre de conseils AA dégoulinants. À l'inverse, je ne suis pas très loquace, et si j'avais été au courant du penchant de Bill je ne l'aurais jamais contacté. Je l'avais croisé dans quelques réunions à Santa Monica, où tout le monde semblait le considérer comme un type plutôt expérimenté et sympathique. Mais sous son parrainage j'ai découvert le sempiternel problème : Bill est un androïde AA qui jacasse en marchant au pas de l'oie.

« Salut, Bill. Je m'apprête à passer cet entretien pour le boulot de vendeur de voitures.

– Bien. N'oublie pas, dis la vérité. Et n'oublie pas non plus d'y aller en compagnie de Notre-Seigneur. Et abstiens-toi de tes remarques de petit malin.

– Bon conseil. Merci.

– Et tâche un peu d'essayer l'humilité, JD. Tu pourrais bien obtenir des résultats.

– D'accord, je m'en souviendrai.

– Appelle-moi quand tu auras terminé. J'ai quelqu'un sur l'autre ligne, faut que j'y aille. Fais-moi savoir comment s'est passé l'entretien. »

J'ai eu du bol, j'avais échappé à un interminable sermon siglé AA.

« D'accord, Bill. Je t'appellerai. »

Le showroom des voitures d'occasion, vaste espace rectangulaire vitré, abritait trois luxueuses bagnoles fraîchement briquées et des présentoirs à brochures disséminés un peu partout. Les vendeurs se partageaient une demi-douzaine de box cloisonnés, juste assez larges pour contenir une table avec ordinateur et deux chaises. J'ai demandé où était le bureau de Max, et un des vendeurs m'a répondu, sans lever

les yeux, qu'il était au fond. Ses fenêtres donnaient sur le showroom et sur l'immense parking derrière.

Max était un grand type aux cheveux gris ondulés qui ressemblait plus à un golfeur pro qu'à un mec dans les voitures. La cinquantaine bien entamée, il portait une coûteuse veste de sport et un pantalon repassé. Il avait quelques bagouses aux doigts et, au poignet, une extravagante montre en or à plusieurs petits cadrans.

Il m'a secoué la main, une habitude qui semblait commune à tous les vendeurs de voitures d'occasion de Los Angeles.

« Salut. Asseyez-vous, James. C'est bien James, n'est-ce pas ?

– Tout à fait. James Fiorella Jr. Mais on m'appelle JD. »

Max s'est calé dans un gros fauteuil en cuir. Ses lunettes de vue, qui n'étaient encore que de soleil lorsqu'il était entré dans la pièce, perdaient de leur teinte. Je déteste ce genre de lunettes. Je lui ai tendu mon CV tapé à la machine.

« Woody prétend que vous êtes un pro de la vente et que je devrais vous engager.

– Eh bien, si vous m'embauchez, je ferai de mon mieux. Je m'y connais en vente et je me donnerai à fond. »

Max a jeté un coup d'œil à mon CV.

« Vous avez déjà vendu de la ferraille ? Des voitures d'occasion ?

– Non. Ces dernières années, j'avais des parts dans une société de location de voitures haut de gamme. Hummer, Ferrari, ce genre de trucs. Avant, j'ai fait du télémarketing – le type au téléphone. J'ai aussi publié un recueil de poèmes et j'ai également été détective privé à New York. Tout est là, sur mon CV.

– Woody m'a parlé de la société de location et du télémarketing. Comment ça se passait ? Vous vendiez quoi par téléphone ?

– Des cartouches d'encre, essentiellement. La boîte pour laquelle je bossais faisait remplir des cartouches en Chine.

Je me suis plutôt bien débrouillé pendant quelques années, mais au bout d'un moment ça m'a rendu malade d'arnaquer les gens. J'ai utilisé l'argent que je m'étais fait pour monter l'affaire de location de voitures. »

Max a souri, puis il s'est gratté le menton avec une phalange ornée d'une bague piquée à un vainqueur du Super Bowl.

« Voyons… est-ce que vous êtes en train de me raconter que, lorsque vous bossiez dans le télémarketing, il fallait baratiner pour conclure une vente ? Je veux dire – et là je vais être franc avec vous –, dans le business des voitures d'occasion, le bagou est l'une des principales qualités requises.

– Eh bien, ce n'est pas tout à fait la même chose. Quand on vend une voiture, le client repart au volant de ce qu'il a payé. Là, ça n'avait rien à voir. Je passais mes journées à soudoyer des gens. La moitié de mon temps se résumait à envoyer au domicile de responsables techniques des télés couleur et des ordinateurs portables en guise de cadeaux, et à acheter des Xboxes et des maillots de foot pour leurs gosses. Sans oublier les vacances tous frais payés à Las Vegas, Hawaï et Disney World. On leur envoyait même des clubs de golf et des places pour les playoffs de basket, ou même pour les World Series. Des trucs dans le genre. Vous voyez la différence ?

– Ça m'avait tout l'air d'être une affaire rentable.

– Ouais, ça l'était. J'avais deux cents comptes clients. Quand je ne leur vendais pas des cartouches d'encre recyclées, je leur fourguais photocopieuses, imprimantes et autres consommables. Quinze de mes clients figuraient dans *Fortune 500*.

– Waouh ! Le gros lot !

– Les deux dernières années, je faisais en moyenne cinq ventes par jour, à 1 000 dollars chacune.

– Et vous vous en êtes lassé ?

– Je ne vendais pas, je soudoyais. Je faisais ce que font à

Washington tous les labos pharmaceutiques, les compagnies d'assurances et les banques avec les génies qui dirigent ce pays, les députés et les sénateurs. J'étais dans le business du bakchich. Au bout d'un moment, ça m'a dégoûté. J'ai tout plaqué.

– Et vous êtes resté combien de temps dans cette branche ?

– Trop longtemps. Les dates sont sur mon CV. »

Max était toujours souriant.

« Et donc ça ressemblait à quoi, le pitch sur la cartouche ? Donnez-moi un exemple de présentation.

– Voyons… Que diriez-vous au client qui, à l'autre bout du fil, se dresse entre vous et vos 1 000 dollars de commissions ? »

J'étais désormais debout, prêt à mimer.

« Je ne sais pas. Qu'est-ce que vous disiez ?

– N'importe quoi. Vraiment n'importe quoi. »

Je me suis rassis.

Max a rigolé.

« Vous m'avez l'air d'être un type plutôt sérieux, JD. » Il a de nouveau jeté un coup d'œil à mon CV. « Et donc, vous avez été détective privé, a-t-il dit avec un sourire amusé. À Manhattan ?

– Ouais. C'est exact.

– Un privé… J'avais encore jamais rencontré de vrai détective privé. Vous savez, vous ne ressemblez pas franchement à l'idée qu'on s'en fait. Enfin… vous êtes plutôt petit. Costaud mais pas très grand.

– C'est en partie pour ça que j'étais plutôt bon. Les gens ne se méfient pas de moi. J'ai passé pas mal de temps à porter casque de chantier, polo et salopette – à me fondre dans le décor.

– Vous aviez un flingue ?

– Oui. Mon patron était un ancien du FBI, et un méchant poivrot, mais grâce à lui j'ai obtenu un permis.

– Vous vous en êtes servi ?

– Désolé, mais c'est confidentiel et je n'en parle jamais. »

Max a roulé des yeux.

« Bon. Et alors, vous avez bossé sur des affaires intéressantes ?

– Je dirais que j'ai appris quelques trucs.

– Comme quoi ?

– Dans l'ensemble, il semblerait que l'espèce humaine soit dans la merde. »

Max a allumé un petit cigare avant de regarder plus attentivement mon CV. Puis il a relevé les yeux et expiré la fumée dans mon visage.

« Bien. À la rubrique "Formation complémentaire", je vois que vous êtes aussi ceinture noire de MMA.

– C'est exact. Je sais me défendre. »

Autre taffe, autre nuage de fumée en pleine poire.

« Donc vous avez quitté L.A. pour New York, où vous avez été détective pendant cinq ans. C'est ça ?

– Absolument.

– Et après avoir été détective et poète vous êtes revenu à L.A. pour faire dans le télémarketing. Puis vous avez ensuite investi l'argent gagné dans le télémarketing pour monter une agence de location de voitures ?

– En gros, c'est ça. »

Nouveau nuage de fumée dans la gueule.

« Bon, Max, écoutez, ai-je dit en soufflant sur le nuage toxique, je peux vous demander quelque chose ? Est-ce qu'on pourrait aller droit au but ? J'ai besoin de ce boulot. Je suis un type motivé et je veux que vous sachiez que j'ai les qualités que vous recherchez. Abrégeons : je sais vendre.

– J'entends bien, mais faut que vous soyez réglo avec moi, JD. Woody m'a dit que vous alliez aux AA ensemble. C'est à cause de l'alcool que vous avez changé de job et ruiné plusieurs beaux plans de carrière ? C'est ça ?

– La réponse est oui.

– Donc vous vous êtes grillé ?